

Un film vidéo. La caméra zoome sur des jeunes gens, des garçons. Ils jouent au football. La caméra enregistre et le champ s'élargit sur un terrain vague en pente douce. Un mouvement sur la droite, des immeubles apparaissent. Sur les toits, les virgules crochues des antennes paraboliques. L'objectif s'attarde sur un parking, [...] puis revient à la partie de ballon. À l'extrême gauche de l'écran, sous la ramure d'un

5 arbre [...], l'œil de la caméra accroche une adolescente. D'abord sa silhouette indistincte passe inaperçue. On la remarque quand le ballon atterrit à quelques mètres d'elle. La caméra la saisit un instant avant de revenir à la partie.

C'est une habitude chez Ella — son véritable nom, c'est Éléanore, mais on l'appelle Ella — de tailler des bâtons. Elle utilise un petit canif dont le manche en bois est tellement patiné par le temps qu'il se confond

10 avec la paume de sa main. Un jour quelqu'un a dit : « On dirait qu'elle sculpte son âme. » Sans doute un apprenti poète.

Souvent, Ella va s'adosser contre l'arbre près du terrain vague et tailler un bout de bois. C'est une rêveuse. Elle ne fait partie d'aucune bande en particulier. Dans la cité, elle passe pour une zarbie. Le pire, c'est qu'elle n'a pas la télé chez elle et qu'il lui arrive de s'en vanter. Nous, on s'en étonne à demi-mot, comme si

15 c'était une honte.

Ella, elle dit des choses comme : « J'aime bien le sport. Je me suis inscrite au club municipal de tennis. Et sur les six matchs que j'ai déjà joués, je les ai tous gagnés sauf cinq. » Elle raconte des trucs comme ça, Ella.

Ella habite le bâtiment numéro 9, celui en retrait, le dernier avant le périph. C'est elle qui a repeint la cage d'escalier de son immeuble. Un jour, ça sent l'orange à cent mètres. On va voir. Ella peint les murs. La

20 pointe de sa langue est coincée entre ses dents. Quelqu'un dit : « Oh ! Ella ! Elle sent quoi ta peinture ? » Ella s'arrête de tartiner. Elle nous regarde avec son air à la fois gentil et rusé. Un visage, comme ça, qu'est pas courant dans la cité. Elle dit : « Ma peinture, elle sent l'orange. » Un autre, il lui fait remarquer qu'on n'est pas sourds des naseaux, demande : « On le sent bien que ça sent l'orange ! Mais pourquoi ça sent l'orange ? » Ella sourit. Elle dit : « C'est de la peinture bio. Sans solvant, ni rien de dangereux pour la

25 santé. » On se regarde, les yeux en boule de billard à trois bandes. On rit sous cape, façon affranchis. Et puis, Ella dit : « Vous voulez m'aider ? »

Il court un bruit dans la cité. Ella élève du shit en pot sur son balcon. Ses parents laissent faire. Quelqu'un dit : « De la teub dans de la bouse naturelle, qui sort directement du derrière des vaches. » On arrive pas à imaginer un truc pareil. Plus tard, un garçon, celui avec une casquette de travers et une épingle dans

30 l'oreille, dit : « C'est du chanvre. Je le sais par une copine qu'est copine avec une copine d'Ella. » Plus tard encore, on apprend que c'est du chanvre pour se nourrir et pas de l'autre. Çui-là c'est du légal, pas du poursuivi par les keufi. On raconte qu'elle met des graines dans ses salades, et aussi du pavot et aussi du lin. Déjà, l'idée qu'elle mange de la salade, c'est pas facile d'y croire, mais des graines... Il y a une semaine, avec les jumelles du père d'un ami d'un copain, on a tous reluqué le balcon d'Ella. « Tu vois les graines,

35 toi ? »

Un soir, la cage d'escalier d'Ella est allumée, et dans l'entrée on voit quoi ? — des plantes. Juré. Des plantes, des vraies. Quelqu'un dit : « C'est des caoutchoucs. » D'habitude, les plantes, en caoutchouc ou pas, elles ne font pas long feu. Elles trouvent toujours un aspirant avant-centre pour les shooter façon penalty ou un

40 type pressé pour pisser dans les pots. Elles crèvent rapido presto. Les plantes, personne n'a jamais tenté d'en élever [...] dans une cage d'escalier. Peine perdue, elles ne durent pas la semaine. Mais là, les plantes d'Ella, elles doivent avoir quelque chose de surnaturel. Un mois après, elles sont toujours debout. Leurs larges feuilles vertes et vernissées nous narguent. C'est presque un défi qu'elles nous lancent. Quelqu'un dit : « Ça doit être agréable d'avoir des caoutchoucs dans sa cage d'escalier. » On se moque de lui. On l'appelle « cœur d'artichaut moisi ». N'empêche, peu après dans la cité, la production de caoutchouc connaît un essor incroyable[...]. C'est d'abord l'immeuble 8, à côté du 9 d'Ella, puis le 7, 6, 5, etc. Ça se

45 propage comme une traînée de poudre. Peu à peu, un collectif de jardiniers en herbe se forme autour d'Ella. Des aficionados¹ de la verdure en milieu hostile, des Rambo de la flore urbaine. Celui qui aurait essayé de martyriser un caoutchouc dans une cage d'escalier aurait passé un sale quart d'heure. Même les petits caïds de la cité sont prévenus : « Çui qui bousille une plante en pneu, l'aura intérêt à courir vite. »

Maintenant, Ella organise des réunions Tupperware² sans Tupperware. Ce sont d'abord les filles qui y vont en gloussant, comme d'hab dès qu'elles veulent se distinguer. Chacune achète un gâteau et l'apporte. Et

¹ **AFICIONADOS** : amateurs.

² **TUPPERWARE** : maque de boites en plastique hermétiques (qui ferment).

puis, Ella dit : « Et si nous les faisons ici, les gâteaux ? » C'est ainsi que débutent les mercredis après-midi pâtisseries. Le deal est le suivant : Ella achète les ingrédients pour et les filles remboursent leur quote-part. Un jour, une fille demande à Ella : « Pourquoi t'achètes du bio ? C'est plus cher. » Ella trempe un doigt dans la pâte qu'elle est en train de touiller avec une spatule en bois. Elle tend son index devant la bouche de la fille. Ella dit : « Parce que c'est meilleur. » La fille gobe la pointe de son doigt. Ella dit : « Et aussi, parce que c'est respectueux de la nature. » La fille est toute fière de manger du respectueux. Ella ajoute : « Et c'est pas plus cher si tu écoutes ton ventre. » À la longue, quelques gars assistent à ces séances gastronomiques du mercredi. Ils y reviennent. Faut croire qu'ils écoutent leur ventre.

60 C'est bizarre comme une paire de plantes dans une cage d'escalier et des gâteaux faits maison peuvent changer la donne. Pas rapidement, faut pas exagérer, mais quand même ça la change. Le 9 devient à la longue un point de rendez-vous. On a installé une table et deux bancs dans 1 entrée. On vient s'y asseoir avec ou sans Ella.

65 Et c'est assis sur ces bancs et devant cette table qu'on commence à tchatcher. Y a les fans d'Ella. Ils lui goupillent un encensement de première catégorie. Et y a ceux qui disent : « Ella, elle fait pas tout ça gratuitement. C'est certain ? » Ils pensent mordicus qu'Ella prépare une entourloupe du genre commercial. Style salon de coiffure ou manucure à domicile ou atelier clandestin de piercing. Quelqu'un dit : « C'est de la pub déguisée. Comme à la télé, mais là, c'est du en vrai. » Seulement, rien de tout ça n'arrive. Ella ne change pas d'un iota. Elle taille ses bâtons. Elle arrose ses plantes. Elle cuisine des pâtisseries.

70 On parle rarement des parents d'Ella. Sa mère, c'est une Arabe. Son père, un Français qui aime les Arabes. Elle ne travaille pas. Lui, il est grutier sur le canal. Ce qui nous semble inimaginable, c'est qu'ils laissent faire Ella. Ils l'encouragent même. C'est bizarre, parce que chez nous, les parents ni ne laissent ni n'encouragent. En général, ils s'en foutent. Depuis peu, la mère d'Ella participe à la confection des gâteaux du mercredi. C'est comme ça qu'un jour, la mère d'Ella dit : « Et si vous ameniez vos mères à vous autres ? » Nous, on

75 répond : « Chiche pois chiche. » Et elles sont venues. Et les pères au chômage aussi. Mais après un temps de mûre réflexion bien sûr — ce sont des hommes, non, et ils ont leur petite fierté à apprivoiser. Le petit appartement d'Ella devient un lieu de brassage entre jeunes et adultes. On se met à se parler autour des cakes et des loukoums. D'abord timidement, mais ensuite ça vient sans se forcer. Une révolution - qu'on arrive à parler avec les parents sans se tordre le nez.

80 Un mercredi, il y a au moins trente personnes chez elle, Ella dit : « Et si nous cultivions nos propres légumes ? » Après un silence gêné, quelqu'un dit : « Faire un potager dans la cité ? » Ella répond : « Oui, un potager. » Un père, la bouche pleine, barbouillée d'une parenthèse en sucre glace d'une corne de gazelle³, dit : « Comme les jardins ouvriers dans le temps ? » Nous, les jeunes, on se regarde. On se demande de quoi qu'on cause.

85 La partie orientale du terrain vague est réquisitionnée pour le potager. Des affiches sont collées dans les entrées des immeubles. Les locataires apprennent qu'un potager va naître au pied de la cité. Ça irrite un peu le nerf des habitudes. Les uns trouvent que c'est une plutôt bonne idée. Les autres se contentent de visser un index raidi sur leur tempe en levant les yeux au ciel. Personne ne reste indifférent. Il y a débat. C'est la première fois que les gens de la cité s'intéressent collectivement à un projet. Les anciens rigolent dans leur barbe. Les mêmes en sont excités comme des guêpes par la canicule. La première question que se posent les volontaires est de savoir comment on va s'y prendre pour désherber. Un chiendent plus coriace qu'un bouledogue et plus teigneux qu'un yorkshire à sa mémère squatte le terrain vague. Le soir on s'endort avec l'impression que de l'herbe nous pousse dans la tête.

90 Un après-midi nous nous réunissons en lieu et place avec Ella. Chacun y va de sa solution. Une vraie cacophonie. Un gars arrive. Il porte dans ses bras un bidon plein. Ella demande : « C'est quoi ? » Le gars a un sourire de premier de la classe un jour de remise des prix. Il dit : « La solution à nos problèmes. » On est déjà bien soulagés d'avoir la solution sous les yeux. Ella répète : « C'est quoi ? » Le gars dégoupille un nouveau sourire de derrière les fagots. Il dit : « Du désherbant. Du radical. Le même qu'on s'est servi sur Mars pour désherber la Lune ! » Ça nous fait rire. Pas Ella. Elle dit : « Et après ? » Le gars rempoche sa risette. L'air perplexe de celui qui ne pense jamais à l'après, il hasarde : « Ben... on plante nos légumes... » Ella hoche la tête. Nous sommes soulagés. Le gars avait la bonne réponse. Ella dit : « Et après ? » Le gars n'avait pas pensé qu'il y avait un après après l'après. Il cherche dans le fond de sa tête, dans des endroits rarement visités. Ça se voit tellement qu'on n'aimerait pas être ce gars-là. Et la lumière jaillit. Il dit : « Ben quoi ? On les mange — les légumes... » Ella secoue la tête. Elle dit : « T'as déjà mangé une usine chimique, toi ? Ou alors bu de l'eau désherbée ? » Plus tard, le gars va jeter le bidon à la déchetterie, dans le bac aux

105

³ CORNE DE GAZELLE : Pâtisserie orientale.

produits dangereux, comme Ella le lui a demandé. Pendant ce temps, nous, à quatre pattes, on arrache ce sacré chiendent. Ça s'appelle du désherbage mécanique. « C'est écologique », affirme Ella. On est contents de le savoir. Surtout nos ongles et nos genoux. C'est un spectacle nouveau dans la cité que cette vingtaine de zigues, les fesses en l'air et le nez à ras du gazon. Un type du coin prend des photos en douce — un grand reportage sur le front de la patate et du concombre, qu'il appelle ça.

110 Pendant ce temps, Ella taille un bout de bois avec son canif, adossée à l'arbre, à une portée de chiots de nous. Mais cette fois, ce n'est pas son âme qu'elle modèle — mais la nôtre. C'est sûr et certain qu'on va tous finir poètes dans les livres si ça continue.

115 Le pire, c'est que des gens qui ne se voient pas ou ne peuvent pas se voir se mettent à se fréquenter. Ça se produit concrètement le jour où Ella organise un référendum dans sa cage d'escalier. On vient à peine de commencer à retourner la terre. Ella réunit les volontaires - et ça fait une tripotée plus quinze. On se marche sur les pieds. On se croirait un jour de match au stade. Ella dit : « Qu'est-ce qu'on plante ? » On n'y a pas encore pensé nous autres, absorbés par notre travail de défricheur. Quelqu'un dit : « Moi, j'aime bien les bananes. » Un autre réplique : « Les bananes ça pousse que chez l'épicier du coin. Chez nous, le climat n'est pas adapté. » [...]. **Tout le monde met sa graine dans le sol de la discussion. Il en ressort que personne n'est d'accord sur rien.** Ne serait-ce que sur le fait qu'une mangue n'est pas un légume, et plein d'autres choses encore. Ella tranche, elle dit : « On va faire simple. Tomates, courgettes, carottes et salades. » Ah bon ? Nous, on pensait à des légumes plus... glorieux. Les mêmes que ceux des supermarchés qui brillent sous les néons, bien alignés et bien galbés aux entournares. On a des rêves de grandeur derrière

120 les oreilles. Ella, devant notre surprise, dit : « Je crois qu'il serait temps d'apprendre la simplicité. » On en reste comme deux ronds de flan. Apprendre la simplicité ?

Les chambres de beaucoup d'entre nous ressemblent à des serres d'intérieur miniatures. Les maraîchers que nous sommes devenus tentent de faire pousser et de surveiller la croissance des jeunes plants de légumes. Ella a acheté des graines issues de l'agriculture biologique. Personne ne pense plus que c'est une lubie. Qui voudrait manger une usine chimique en vinaigrette ? C'est le printemps. Même si ça ne l'était pas, nous l'aurions décrété. Les taupes, qu'on déteste tant parce qu'elles truffent notre terrain de football de monticules terreux nous approvisionnent maintenant en terre fine naturelle et gratuite. On a placé les pots derrière les fenêtres, au chaud. On les arrose le soir, ni trop ni trop peu. On apprend la simplicité en même temps que la modération. Quand les pousses percent sous la croûte de terre brune, des gros durs y vont d'une larmichette⁴. En public ils jouent aux blasés, les mecs à la coule. Dans l'intimité, ce sont de vraies mères poules pour leurs semis. Il y a des drames. Des bébés tomates, des plants de courgettes, des ombrelles de carottes et des petites palmes de salades naissants dépérissent du soir au lendemain - Pearl Harbour des jardinières. Ella console : « C'est la vie. » Eh, bon sang, oui, c'est la vie. Nous nous rendons compte pour la première fois de la fragilité de la vie. Imperceptiblement, les fiers-à-bras et nous autres, les pas encore décidés, on se ramollit du côté de la bêtise. La cité n'est pas un paradis sur terre, mais elle cesse d'être un enfer. Les parents disent : « Pourvu que ça dure. »

130 Dans la cité, nous, on n'aime pas les keufs. Eux, ne nous aiment pas non plus. [...]. Ils débarquent en fin de matinée. On finit de labourer à l'huile de coude ce qui est chaque jour davantage un potager. Bientôt, on pourra repiquer en pleine terre les nurseries⁵ acclimatées dans nos chambres. Ils sont quatre. Ils sortent de leur véhicule bariolé aux couleurs de la police et de la répression d'exister en bande. [...]. Ella s'avance. Elle dit : « Que nous vaut votre visite, messieurs ? » Ella, des fois, elle parle comme un dictionnaire des synonymes. Les keufs stoppent net leur progression. Ils toisent Ella, l'air dubitatif - c'est un air entre deux avec des points d'interrogation dans les mirettes. Puis ils dirigent leur attention sur nous, en sueur et en bras de chemise. Nous sommes une quarantaine sur le terrain de manœuvres. Ils doivent penser à une émeute d'un type nouveau. Le plus grand dit : « Vous faites quoi ? Une piscine ? » Il a un rire faux. Ella se retourne et s'adresse à nous, elle dit : « Continuez. Ces messieurs vont peut-être nous prêter main-forte. » Elle parle maintenant comme dans une pièce de Shakespeare traduite par Racine et mise en scène par Gad Elmaleh. On n'y croit pas une seconde à la main forte des forces de l'ordre. Ella ajoute : « Un potager. » Le porte-parole des keufs dit : « Un potager ? » Il regarde ses collègues. Hausse les épaules. [...] Ella précise :

140 « Un potager bio. » Les keufs retournent à leur voiture. Le grand bafouille notre histoire dans le poste émetteur. On entend : « ... font un potager... oui... on les aura à l'œil... » Ils repartent sains et saufs, sans être caillassés. Une première pour eux dans la cité.

⁴ LARMICHETTE : petite larme.

⁵ NURSERIES : Pièce réservée aux jeunes enfants.

Le grand, le keuf revient une semaine après habillé en pacifiste, pantalon de jogging et tee-shirt armorié. On termine de hacher menu menu la terre. On prépare des lignes le moins de traviole possible. Demain, on plantera nos bébés légumes. Une grande fête est prévue autour de l'arbre d'Ella. Les mères se sont proposées pour faire la cuisine à cette occasion. Elles mitonnent en ce moment même des petits plats dans le secret de leur cuisine laboratoire. Il a été convenu avec Ella qu'il est impossible que tout soit bio. Ella a dit : « Ça n'a pas d'importance. Ce qui compte c'est l'esprit. » Une nouveauté insolite pour la cité. L'esprit règne en ces lieux. Jamais une telle énormité ne nous aurait traversé le cervelet avant d'avoir entrepris en commun le potager. L'idée même de communauté, non réduite à la tribu, fait son chemin. Certains, déjà, s'aperçoivent que nous sommes liés par le sentiment d'appartenir à une même entité - la vie dans son sens le plus large. C'est de la morale qui nous donne le moral. Avant, le respect, on en parlait. Maintenant, on le pratique. Bref, ce matin, **le keuf civilisé s'approche de nous. Ella taille son bout de bois sous l'arbre. Elle ne bouge pas. L'homme, de loin, lui demande : « Un coup de main ? » Ella ne répond pas. Elle pointe son menton vers nous. Quelqu'un dit : « Volontiers. »** On se croirait dans un film de science-fiction. Le genre de chose qui ne devrait pas arriver et qui arrive.

Nous avons repiqué les plants de légumes. Trois rangées de tomates. Dix de courgettes. Dix de carottes. Quinze de salades. Et la fête a été un succès.

Ella nous réunit le lendemain. Elle dit : « Et l'eau ? » Personne n'a songé à l'eau. L'eau pour arroser les plantations. L'eau, elle coule des robinets. On n'y pense jamais. Seulement quand elle ne coule plus et qu'il faut réparer la tuyauterie. Que ça coûte la peau des fesses d'un régiment de plombiers. Bref, l'eau c'est naturel. On paie et ça coule de source. Ella dit : « Les plantes n'aiment pas le chlore. » On réfléchit. Une cinquantaine d'énergumènes qui gambergent, ça peut faire du bruit. Quelqu'un se lance et dit : « Et nous, on aime le chlore ? » On y réfléchira plus tard. Il faut d'abord trouver de l'eau, et vite. On s'organise en bataillons de gamelles et de bidons. On en met partout où il y a des gouttières. La cité se transforme en collecteur d'eau hétéroclite. Ce qui coule, suinte ou transpire est récupéré. L'eau est une denrée rare. On en prend conscience pour la première fois. Dès qu'il pleut, on moissonne l'eau dans les récipients. On la vide dans des bouteilles en verre qu'on stocke près du potager. Les bouteilles en plastique sont bannies. Du jour au lendemain, la plus grande partie des habitants de la cité achète son lait, son eau minérale, ses boissons gazeuses et autres liquides dans des bouteilles en verre. Il en va de la survie de nos légumes. Une industrie du verre est créée de toutes pièces. Le verre. L'eau. Les légumes. La vie.

La commune s'intéresse à notre projet, qu'elle nomme expérimental, de potager en milieu défavorisé. Des experts viennent évaluer les perspectives, comme ils disent. Ella les reçoit dans la cage d'escalier de son bâtiment, le numéro 9. Leurs costumes sentent le quartier aisé et la haie taillée au cordeau. Ils se forcent à être naturels. Des mannequins de cire dans une foire agricole. Ella leur remet à chacun un morceau de bois qu'elle a taillé. Elle dit : « Chacun, individuellement, peut quelque chose, la preuve. » Ils regardent les sculptures grossières. Les tournent dans leur paume. L'un d'eux dit : « Nous comprenons. » Mais visiblement ils ne comprennent pas. **Quand ils s'en vont retrouver leur monde policé, quelqu'un dit à Ella : « Ils n'ont rien compris. » Ella répond : « Ils comprendront. »**

Au fil des semaines, le potager grouille d'une exubérance verte exponentielle. Nous plantons aussi des fleurs. Une association de bienfaiteurs entre légumes et fleurs. Des œillets. Et personne n'en croit ses yeux. Nous avons réussi, nous, ce miracle.

Maintenant Ella nous laisse nous débrouiller. Elle passe un moment sous son arbre, puis disparaît. Nos décisions, nous les prenons sans elle. Ella dit : « Il est temps pour vous. » On ne saisit pas bien ce qu'elle suggère par là. Et puis un jour, nous apprenons qu'Ella et ses parents déménagent. Au mois de juin, au plus tard début juillet, ils partent. Le père d'Ella a perdu son travail de grutier sur le canal et en a retrouvé un autre dans le Nord. Nous sommes catastrophés. Pas Ella. Elle semble plutôt heureuse. Elle dit : « D'autres aventures. » Nous pensons : « Elle nous trahit. »

Nous envisageons une nouvelle grande fête sous l'arbre d'Ella, une semaine avant son départ. Ce qui ne nous empêche pas de ronchonner. Ella dit qu'elle partira lundi prochain. C'est la première fois qu'elle nous ment. Un matin, la veille de la fête, Ella et ses parents ne sont plus là. Nous nous sentons abandonnés. Certains disent : « Plus qu'une trahison, c'est une désertion. » Les mauvais caractères râlent. Les bons ruminent. Et puis le soir, on va tous arroser le potager. Ella dans le cœur et dans la tête.

A l'occasion de la première récolte, la question du partage se pose. Quelqu'un dit : « Si Ella était là, elle saurait, elle. » Un autre dit : « On a qu'à partager entre tous ceux qui ont donné la main au potager. » On cogite. Quelqu'un dit : « Je crois pas qu'Ella aurait été d'accord. » Il y a du remous dans les branches de nos âmes. [...] **Ce que nous ne savons pas, c'est qu'Ella a semé de petites graines. Invisibles, mais des graines quand même - des graines d'Ella.** Ont poussé parmi nous qu'on pourrait baptiser des Ellar-brisseaux. Un

rejeton d'Ella dit : « Partageons autant que possible avec tout le monde. » Certains ne sont pas d'accord. Ils
215 frottent les mots sur la pierre ponce de leur déception. Quelqu'un dit : « Il n'y en aura jamais assez. C'est
utopique. » Un autre rejeton d'Ella dit : « Oui, c'est utopique, comme l'était l'idée de faire un potager bio
dans la cité. » Un autre, qui voit son travail de plusieurs semaines réduit à une misérable poignée de
légumes, dit : « Jamais j'aurais cru ça possible ! » Un troisième rejeton d'Ella lui répond: «C'est la définition
de l'utopie. »
220 Et nous avons partagé.

D'après Christophe LÉON, *Ella*, in *Nouvelles re-vertes*, Ed. Thierry MAGNIER, 2008.